été le premier dans mes classes, et mes régent^s étaient bien contents de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du principal, que j'ai reçue il y huit jours. Vous verrai s'il m'aimait. Oh ! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

Mad. de St. Aulaire.—Je n'ai pas de peine à te croire, mon cher enfant. Tu m'as inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie pour la première fois. Mais dis-moi, serais-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension ?

Maurice.—Ah ! si Dieu le voulait ! Mais maman ne le peut pas : elle n'a pas d'argent ; et, pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

Mad. de St. Aulaire.—Cela est vrai ; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent ! Que dirais-tu si je t'adressais à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au collège, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès ?

Maurice.—Oh ! madame, avec quelle joie je subirais cet examen ! Envoyez-moi tout de suite à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

Mad. de St. Aulaire.—Sais-tu où est le collège royal de cette ville ?

Maurice.—Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

Mad. de St. Aulaire.—Eh bien ! attends un peu. (*Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remettant à Maurice :*) Tiens, cours au collège, et demande le principal. Il